



# L'EMBOBINÉ

Association loi de 1901, pour la jubilation des cinéphiles,  
vous propose

## L'AUTRE

Année : 2008

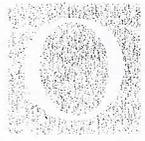
durée : 1h 37

Réalisateurs : **Patrick Mario-Bernard et Pierre Trividic** - France  
d'après *l'Occupation* d'Annie Ernaux

Acteurs : **Dominique Blanc, Cyril Gueï, Peter Bonke**

Coupe Volpi de la meilleure actrice à la Mostra de Venise en 2008

## Présences détectées



n garde un souvenir très emballé de *Dancing* (2003), le premier long métrage de Patrick Mario Bernard et Pierre Trividic (alors associés à Xavier Brillat) : deux artistes ermites dans la région nantaise y nourrissaient des fantasmes un peu fous où les fantômes chopaient les grandes oreilles de l'Alsacienne. Après ce mélange de burlesque et de fantastique bricolé entre amis, pas facile d'enchaîner : un téléfilm passé un peu inaperçu (*Une famille parfaite*, 2006), et *L'Autre*, qui replace la barre haut.

De la hauteur, c'est ce qu'on a dès les premières images, saisissantes, sur une autoroute ; une caméra balaie du regard un peuple de nuit, cherche un sujet, ce pourrait être celui-ci ou un autre. Ce sera celle-ci : Anne-Marie Mayer, si jalouse de l'amant qu'elle a délaissé qu'elle en vient à imaginer l'existence de sa rivale, à lui trouver un nom, une adresse, jusqu'à être entièrement occupée par elle ; *L'Occupation* était le titre de la courte nouvelle d'Annie Ernaux. Mais voilà, Bernard et Trividic font un pas en avant par rapport au livre, et à leur tour *l'occupent*. Car s'il y a « occupation » pour l'enseignante jalouse qui se laisse envahir par l'affect dans le livre, il y aura beaucoup plus pour Anne-Marie Mayer, femme dangereuse au caractère changeant, placée à un état-limite de défaillance. Du livre au film, le récit se trouve dramatisé : de la névrose ponctuelle de la jalousie qui « s' imagine des choses », on passe à une psychose qui place le personnage face à lui-même et manque de l'abîmer dans le miroir. *L'Autre* décrit une mise à mort de soi d'une grande violence, par l'apparition d'un double idéal qui, comme toujours dans ce genre d'histoire, finit par prendre toute la place.

C'est qu'il y a un signe qui ne trompe pas : la rivale a 47 ans. À cet âge-là, Anne-Marie Mayer pensait être battue par une plus jeune. Or Alex, son ex, aime les femmes « mûres ». Par contrecoup, Anne-Marie se sent humiliée de ne pas avoir été aimée pour elle-même, malgré son âge, mais d'avoir incarné un avatar de « la femme de 47 ans » dont Alex semble friand. Cette dépersonnalisation,

les autres. C'est cette souffrance qu'elle croise quotidiennement qui la mine et l'influence. Et la rivale n'est que l'incarnation dérisoire, un ectoplasme fade, de la foule silencieuse ; voilà pourquoi n'importe quel visage pourrait l'envelopper. Elle habite n'importe quelle rue, porte n'importe quel nom, il ne sert à rien d'aller la chercher. Ce qu'il faut affronter, c'est une tristesse, une solitude, qui est notre part à tous, ce sont les « voix dans la nuit » qu'une émission de radio fait vaciller comme brillent au loin des astres éteints.

C'est dans cet espace commun que *L'Autre* trouve la force de son optimisme. Car dans la nuit, une voix peut répondre, et c'est le beau personnage de Lars, l'intercesseur, qui accompagne Anne-Marie dans sa souffrance et la double d'une plus grande encore. À aucun moment les réalisateurs n'accablent leur héroïne. On est loin du pathos entêté de Lynch, par exemple, quand il s'attaque à l'empire intérieur. Il y a ici en permanence la volonté de rester à l'extérieur, même

autant que la jalousie, fondent le début de sa perte d'estime. Autant la mise en place est un peu fastidieuse, peinant à faire exister cet Alex monolithique, toujours en blouson, toujours en moto, toujours rencontré au centre commercial, autant soudain le film décolle lorsque Anne-Marie s'effondre. C'est une succession de signes : un éboueur lui tend une photo de mariage qu'il a trouvée dans les ordures ; une femme parle à son chien avant de le laisser ; une animatrice de radio fait ses adieux. Chaque signe est un coup dans la carapace d'Anne-Marie, qui finit en larmes. Soudain le monde ne lui renvoie plus que des signes de sa propre solitude : on voit bien que l'enjeu est moins l'autre (la rivale) qu'elle-même, à qui elle est obligée de faire face. Elle est cette femme seule avec son chien et cette mariée jetée aux ordures.

Mais on pourrait prendre les choses dans l'autre sens. Car Anne-Marie n'est pas assistante sociale pour rien. Comme la voix off soudaine le dit magnifiquement à la fin, nous sommes « occupés » par

si les frontières réel/mental sont ponctuellement brouillées. Il y a aussi le souci de moduler le comportement d'Anne-Marie pour ne pas la coincer dans un calvaire mécanique. Comment nommer le jeu phénoménal de Dominique Blanc ? C'est un clown parfois, parfois un serial killer ; une femme fatale ou une femme ordinaire. Son registre s'étend sans que jamais on ne perde le fil. Lorsqu'elle chuchote à l'oreille d'Alex, on la sent capable de tout. Elle peut être tendre ou intraitable, avoir l'œil doux ou l'œil fou. Elle donne à l'ensemble une détermination combative qui, sans la rendre énigmatique, la rend insaisissable, vivante. On trouve peu de rôles aussi généreux pour une comédienne, et peu de comédiennes aussi généreuses pour un rôle.

Le territoire ambigu, entre l'intérieur et l'extérieur, la terreur et le grotesque, les réalisateurs le connaissent bien, ils y sont désormais chez eux : c'est le fantastique, leur fantastique. Il n'y a, sur le papier, rien de fantastique dans cette psychose progressive, et pourtant les motifs

suite au Verso

par STÉPHANE DELORME

sont là, le double en tête, dans toute leur ambivalence. Le moment génial où Anne-Marie fait gigoter ses bottes devant un miroir n'est pas seulement l'instant effrayant où on se dit qu'elle a basculé de l'autre côté ; c'est aussi du mécanisme plaqué sur du vivant, hautement risible, comme si une folle refaisait avec ses pieds la danse des petits pains de Charlot dans *La Ruée vers l'or*.

Bernard et Trividic sont les seuls aujourd'hui, avec Kyiochi Kurosawa (dans *Séance* et *Doppelgänger*), à redonner corps et foi, sérieux et dérision, au motif rebattu du double. Ce qui terrifie dans le double, c'est moins son apparition que son approche, quand soudain il monte vers nous, qu'il affirme son identité et menace de nous engloutir (les scènes du RER, déjà d'anthologie, et du miroir). Mais là encore il y a un côté bouffon qui n'empêche pas la terreur, le double plisse les yeux ou ricane ; et quand

une légère désynchronisation affecte le reflet d'Anne-Marie dans le miroir, on n'oublie pas que Groucho le premier s'est amusé à retarder son reflet (*La Soupe aux canards*).

Comme l'ouverture l'a laissé entendre, au-dessus de l'histoire d'Anne-Marie, il y a le scintillement du monde.

Et ce monde prend d'emblée une apparence surnaturelle. L'image, somptueuse, brillante, nous balade entre les illuminations nocturnes : phares, projecteurs, vitrines. Les plans coulisent avec une virtuosité qui fait d'ailleurs redouter que l'on en reste aux surfaces, comme si toute scène devait être automatique-



ment rehaussée d'un reflet dans une vitre. La musique, continue, carillonne et prolonge ces effets de surface. Et puis ces surfaces s'animent au fur et à mesure des dialogues, elles deviennent l'indice de chausse-trappes, de passages, de mirages. Dans l'immeuble, des *présences* sont *détectées*, selon le petit ordinateur domestique : les portes s'ouvrent et laissent passer un air porteur de promesses et de hantises.

Les réalisateurs multiplient les montages parallèles pour rendre poreuses les situations, ils cherchent des points de défaillance où les éléments pourraient s'interpénétrer. Ainsi de deux conversations mêlées dans l'appartement de Lars, dont l'une porte sur l'apparition d'un fantôme calé dans son fauteuil. On voit ce que cherchent les cinéastes : non pas rendre tout le quotidien surnaturel, car il y a ici une forte distinction entre les deux (la vie du dimanche, disponible aux aléas, et la vie du lundi, la petite vie, qui nous tient debout aussi), mais ouvrir le quotidien au surnaturel, de sorte qu'un ovni, un fantôme, un double, deviennent possibles. Sans cela, la vie n'a pas de sens, semble nous dire un film s'efforçant de faire briller chaque parcelle du plan. On pourrait donc lire la fable autrement : si Anne-Marie Mayer crée une autre, ce n'est pas que par solitude, mais par un appétit fictionnel merveilleux qui pousse à fantasmer et fabriquer des corps *en plus*. À savoir : le constat que cette vie ne suffit pas. ■

ARTE Culture du 2 septembre 2008

Trouble et effroi en compétition : « L'Autre » (\*\*\*) de Patrick Mario Bernard et Pierre Trividic avance avec style, porté par la formidable Dominique Blanc.

« L'Autre » d'après le roman d'Annie Ernaux « L'Occupation », est le troisième long métrage de Patrick Mario Bernard et Pierre Trividic après « Dancing » (2003) et « Une famille parfaite » tourné pour ARTE (2000). Au centre, l'actrice Dominique Blanc endosse le rôle d'Anne-Marie qui, après s'être séparée d'Alex (Cyril Gueï) tout en conservant avec lui une relation amicale, tombe progressivement dans les affres d'une jalousie psychotique, incapable d'admettre que son ex est à nouveau en couple. Alors que Dominique Blanc exprimait récemment son bonheur d'incarner pour la première fois le rôle d'une amoureuse dans « Capitaine Achab » de Philippe Ramos, dans « L'Autre » elle poursuit son exploration à vitesse grand V. L'actrice porte ce film de bout en bout, propose un savant mélange de douceur et d'apathie dans laquelle se lovent les craquelures d'une folie puissante et brutale. Néanmoins, en contrepied du personnage incarné par Isabelle Carré dans « Anna M. », Anne-Marie dans « L'Autre » mesure toujours ses obsessions délirantes à l'aune du réel, s'applique à un combat interne d'autant plus difficile qu'elle s'examine perdre pied, un constat effroyable presque comparable à celui d'une victime du « Voyeur » de Michael Powell assistant en direct à son propre assassinat.

.....  
 Les fêlures d'Anne-Marie sont accompagnées en parallèle d'une mise en scène attentive à camper la modernité froide du contexte, des ambiances citadines concentrées sur les lieux aseptisés voire cliniques, qui jouent souvent de faux semblants et de trompes l'œil au travers des reflets multiples et ambigus provenant de l'accumulation de vitres, fenêtres et autres surfaces polies. Ces partis-pris façonnent une perte de repères à l'image de son personnage principal, jamais excessive et au profit d'une finesse insidieusement délétère. C'est ainsi que par petites touches pointillistes le duo de cinéastes progresse sans précipitation et avec style, restituant cette amertume pernicieuse très troublante qui perdure, au-delà du roman original, au-delà de l'écran.

Olivier Bombarda

Prochaines séances :  
**Judi 18 Juin 18H 30 & 21 H**  
**Lundi 22 Juin 21 H**  
**UNE NUIT A NEW-YORK**

#### Pourquoi adhérer à l'Embobiné ?

Pour bénéficier du tarif réduit  
 Pour recevoir les programmes  
 Pour être invité à chaque réunion d'animation  
 pour faire part de vos critiques et suggestions  
**ET proposer à la programmation les films que vous avez envie de voir.**